



N^o 4. — 20 Juin 1823.

ÉCLAIRS.

Lettres turques. — Les usages des Français. — Obscurantisme des libéraux. — La vérité sur les royalistes? — Le soldat de la Foi. — Justice des représailles. — Les bains des libéraux. — Maladies incurables. — Les Ermites en prison. — Théâtres. — Calculs numériques des mensonges du Constitutionnel. — Les laquais. — Le comité-directeur à Mina. — Délivrance du roi de Portugal. — Annonces.

LETTRES TURQUES.

Avis préliminaire.

Des circonstances singulières, dont nous pourrions quelque jour faire part à nos lecteurs, nous ont mis en possession de la correspondance, ou plutôt d'une copie de la correspondance d'un voyageur ture appartenant à la classe des *Oulemas*, et qui paraît avoir été chargé

à Paris d'une mission assez importante. Nous pensons que l'on accueillera avec intérêt les observations naïves d'un homme doué d'assez de perspicacité et de jugement, mais qui, totalement étranger à nos usages, à notre religion, à nos opinions et à nos mœurs, s'exprime dans son langage d'une manière piquante sur tout ce qui l'a frappé pendant son séjour parmi nous.

Ces lettres étant traduites fort à la hâte, de l'original arabe, par un ancien élève de notre école des langues orientales, auquel nous avons recommandé de s'attacher principalement à rendre le sens littéral du manuscrit, le style de cette traduction pourra ne pas paraître toujours conforme au goût sévère, à la pureté exquise, à l'élégance brillante qui forment, comme chacun sait, le caractère de notre littérature actuelle. Nous abandonnons d'avance à la critique cette partie du travail, et les formes d'élocution. Quant au fond des choses que cette correspondance renferme, son auteur s'inquiète fort peu du jugement qu'on en portera, puisqu'il ignore qu'on la livre à l'impression.

Si quelqu'un s'étonnait de voir publier des lettres authentiques, mais qui, par leur objet, étaient destinées à rester secrètes, nous répondrions qu'un tel étonnement ne fait rien à l'utilité, quelle qu'elle soit, de cette publication : peu importe d'où les choses soient tirées, pourvu qu'elles plaisent. Si pourtant, soit curiosité, soit défiance, on voulait connaître le moyen que nous avons employé pour nous procurer cette correspondance, nous consentons volontiers à donner quelque explication à ce sujet : voici comment la chose s'est passée.

L'honnête Musulman qui nous a fourni, sans le savoir,

les matériaux dont nous allons faire usage, ayant eu besoin d'un secrétaire, l'a pris par hasard parmi cette foule de littérateurs en troisième ordre qui remplissent aujourd'hui de leur nom les foyers des petits théâtres, les cotteries de certains quartiers, les journaux à la solde, les bureaux des ministères, et qui, voulant donner à la littérature française une direction utile et conforme aux progrès des lumières du siècle, ont fondé sur le budget leur nouveau Parnasse, dont la caisse des pensions forme le sommet.. Profitant de cette tendance, aujourd'hui reconnue et consacrée par de nombreux succès, nous avons traité avec le confident de notre *Oulema*, moyennant une *assignation, pension, ou traitement extraordinaire*. Nous espérons que le public, si ces lettres lui plaisent, nous remboursera de nos avances en prenant beaucoup d'abonnemens à notre journal : c'est là notre unique budget, car nous avons le malheur d'appartenir à l'ancien Parnasse, et de préférer son indépendance et sa franchise au mors doré du Pégase nouveau.

LETTRE PREMIÈRE.

(*A Nabi effendi, à Stamboul.*)

Notre séparation sera toujours présente à ma pensée. Qui l'eût pu prévoir lors des dernières fêtes du Beiram, où nous nous entretenions du dessein de passer nos jours ensemble, dans la méditation et le repos, et de ne jamais diviser avant la mort ce que les liens du sang avaient unis dès avant notre naissance ? Qui eût pensé que, si peu de temps après, il existerait entre nous un espace de terres et de mers de plus de quinze cents milles ? Je puis à peine me persuader à moi-même, en certains momens, que je me trouve dans le royaume des Francs, au milieu des Nazaréens. Mais le bruit effroyable qui se fait autour de moi m'avertit sans cesse, et dissipe mon illusion.

Le sublime commandeur des croyans l'a voulu ainsi : il a pensé que je le servirais mieux à Paris, où je pourrais, à la faveur du langage des Francs que j'ai appris à parler, et à l'aide d'un déguisement, observer sans être remarqué, entendre sans me trahir, voir sans être vu. Que sa volonté soit faite. Un signe de cette volonté sacrée a suffi pour me faire quitter les rivages embaumés du Bosphore, et les délices de mon harem. Pouvais-je me dispenser d'obéir ? Mais qu'elle est pénible pour moi l'honorable mission qui m'a été confiée !

N'oublie pas, Nabi, que ton père et le mien étaient frères de père et de mère, qu'ils avaient pressé le même sein, et reçu l'eau et le sel sous le même toit. Je te dis ceci pour te faire comprendre que c'est à toi de consoler ma mère pendant mon séjour en France, et de l'aider de tes conseils. Je lui ai confié ce que j'avais de plus précieux au monde, ma chère Aïssa, mes enfans, mes eunuques, toutes mes femmes : c'est un lourd fardeau que la conduite d'un harem quand le maître en est absent ; et Dieu seul, qui sait à la fois le passé, le présent et l'avenir, Dieu, qui est hors du temps et qui embrasse le temps, pourrait te dire combien durera mon absence. Puisse-t-il du moins me permettre de revoir, vivant, la terre des vrais croyans, afin que mes os, au jour du jugement, ne soient pas condamnés à se lever parmi les infidèles.

Je n'écris à personne qu'à toi. Je suis encore étourdi de tout ce que j'ai vu depuis mon débarquement à Marseille. Ce pays-ci, Nabi, surpasse les descriptions qu'on nous en avait faites. Les quartiers habités par les Francs, dans nos villes d'Asie, ne présentent qu'une esquisse trop imparfaite de leurs manières et de leurs usages. Imagine-toi une nation presque innombrable, répandue sur une surface plus grande que toutes les possessions de notre sultan en Europe, et policée partout à l'égal d'une ville. Riches, pauvres, grands, petits, chrétiens, juifs, arti-

sans , laboureurs, tous sont soumis aux mêmes disciplines, s'habillent de la même manière, sont jugés par les mêmes lois ; et ces lois, ces règles, s'exécutent aussi rapidement au fond des vallées, au sommet des montagnes, au sein des forêts, à la distance de cinquante milles, que dans les quartiers qui avoisinent le palais du Roi. On dit même que les infractions à la loi sont plus rares et plus faciles à réprimer dans les provinces que dans la capitale, où les méchans trouvent le moyen de mal agir et de rester impunis, à cause de la confusion qui y règne, et qui les empêche d'être apperçus.

Je ne te dirai rien aujourd'hui de mon voyage, qui n'a pas été sans aventures, mais dont le résultat me fait néanmoins bien augurer de l'avenir; ni de ma manière de vivre, car je n'ai pas encore eu le temps, depuis huit jours, de songer à celle qu'il me conviendra d'adopter.

Paris est une ville plus grande que Stamboul; mais elle n'est pas aussi bien située, elle n'a point de mer qui l'entoure, ni de murailles qui la protègent : aussi, en temps de guerre, le sort de cette capitale se décide toujours en pleine campagne; et si l'ennemi a des succès, le gouvernement quitte la capitale, en emportant, s'il le peut, ses trésors. Quant aux habitans, ils restent au pouvoir du vainqueur, qui ne les maltraite point, et qui leur laisse leurs propres richesses, au moyen de quoi ces habitans reçoivent, avec les mêmes démonstrations de joie, tous les conquérans chrétiens successivement. C'est ainsi du moins que l'on m'a raconté que la chose s'était passée trois ou quatre fois, il y a quelques années; mais je dois suspendre mon jugement sur ce point, jusqu'à ce que je sois mieux informé.

Une ville semblable à celle-ci ne saurait se décrire en peu de paroles; il faut même un grand nombre de jours pour la voir. Le peuple y est pressé et remuant comme une nuée de sauterelles. Les maisons sont élevées

de six à sept étages , et elles sont divisées en petits compartimens comme des ruches d'abeilles ; les gens y sont logés pêle-mêle jusque sur les toits.

A toutes les heures du jour et de la nuit, il y a dans les rues et sur les places une confusion inexprimable. On rencontre beaucoup de boiteux et de perclus qui marchent à pied , et il y a un nombre infini de voitures de toutes sortes qui sont remplies de gens bien portans. Tu auras peine à me croire lorsque je te dirai qu'on compte jusqu'à vingt mille de ces voitures.

Tu as souvent admiré la vivacité d'esprit des Français que nous connaissions à Stamboul : ils en montrent encore plus dans leur pays. On dirait que , réunis , ils s'excitent les uns les autres ; leur activité peut être comparée à celle du feu. Ils font tout avec autant de précipitation que s'ils croyaient n'avoir plus qu'un jour à vivre. Le repos semble contraire à leur nature ; il engendre chez eux l'ennui , qu'ils regardent comme une maladie. Quand ils vont à pied , ils courent ; à cheval , ils volent ; en voiture , ils éclabloussent les passans et ils ébranlent les murs des maisons ; quand ils parlent , ils mangent la moitié des mots ; et dans leurs conversations ils parlent tous à la fois , tant ils sont pressés de se faire entendre. Les routes du royaume sont couvertes de voyageurs qui vont , viennent , retournent chez eux comme les fourmis au travail , et ils ne se trouvent pas plus tôt en repos qu'ils s'ennuient et repartent. Ce peuple-ci ne paraît s'occuper nullement des biens qu'il possède ; il s'élançe perpétuellement vers l'avenir ; il s'attache au pan du manteau de la volage fortune. Le champ de ses désirs n'a point de bornes ; il est toujours occupé de nouveautés , de projets , d'affaires ; il aime surtout l'argent , et il pense sans cesse à en acquérir , quoiqu'il le dépense ensuite sans beaucoup de regret. Je te prie de m'en envoyer , car c'est un moyen puissant de réussite. Le Cadi-Asker , mon protecteur , recevra les sommes que tu pour-

ras recueillir. Il les joindra à celles que la munificence du sultan m'accorde pendant mon séjour, et il me fera parvenir les unes et les autres par la voie de Marseille, à l'adresse dont nous sommes convenus.

Je te recommande aussi de distribuer, pendant mon absence, aux pauvres, le sixième de mes revenus de l'Anatolie; surtout que tes dons soient faits secrètement. L'aumône, dit Saadi, est le capital de la joie et la récolte de la vie. Mais il faut se garder de l'ostentation. Le sultan Mustapha, de sainte mémoire, nous en fournit un bel exemple; ce prince charitable répandait ses bienfaits jusque sur les bêtes, et jetait dans les rivières des pièces d'or aux poissons, bien assuré, disait-il, que ces animaux ne révéleraient point ses bonnes œuvres. C'est ainsi que l'aumône doit être faite pour être agréable à Dieu. Ne jette point, cependant, mon or aux poissons, tant qu'il y aura des créatures humaines à secourir. Stamboul en renferme toujours en grand nombre; les pauvres incendiés surtout doivent attirer tes soins. Sois assuré, Nabi, que les incendies sont envoyées, par Dieu même, dans la glorieuse ville de l'islamisme, pour donner aux vrais croyans l'occasion de gagner le ciel en exerçant la charité les uns envers les autres.

Que tu es heureux, Nabi, de pouvoir accomplir tous les devoirs de l'islamisme! Tu entends cinq fois par jour la voix du *Muezzin* qui, du haut des minarets, appelle les fidèles à la prière. Tu assistes, chaque vendredi, à la *Rhotba*. Ici, rien ne me rappelle notre saint culte; il est vrai que je suis dispensé, comme voyageur, de certains devoirs, et même de l'observation du jeûne. Du reste, l'eau pure ne manque pas ici pour les ablutions, et je puis faire mes prières, avec les cérémonies du *Rikat*, dans une chambre retirée, dont la fenêtre est tournée vers la *Caaba*. Instruis ma mère de tout ceci, afin qu'elle soit rassurée sur ma conduite religieuse au milieu des Naza-

réens Personne d'ailleurs ne s'inquiète ici de la croyance ou des pratiques de son prochain; il y existe, outre les juifs, plusieurs sectes chrétiennes également tolérées. On dit de tous côtés que cette tolérance est admirable, mais ceux qui la vantent le plus m'ont paru être des hommes indifférens sur toutes les religions. Serait-ce là un signe précurseur de la décadence du christianisme? La foi des musulmans, toujours pure, toujours vive, et retrempee nouvellement dans le sang des rajas révoltés, serait-elle destinée à s'étendre? Je ferai à ce sujet des remarques que j'enverrai au vénérable Mouphti, auquel j'ai promis d'écrire.

Adieu, Nabi; Dieu te conserve une santé parfaite, la faveur du visir Azem, et la mémoire de notre amitié.

A.

DE L'OBSCURANTISME LIBÉRAL.

Quand le parti libéral a, aux yeux des simples, accusé le royalisme d'appeler à son aide l'ignorance et les ténèbres, il a agi avec ruse et perfidie: car dans l'ordre moral, ce qui est mauvais agit dans l'obscurité, le génie du mal se cache dans l'ombre, le crime invoque la nuit. Mais cette accusation, ridicule aux yeux des gens éclairés, s'est trouvée bientôt mal fondée aux yeux des plus crédules. Le royalisme soutient les trônes menacés par l'anarchie: or, qu'y a-t-il aujourd'hui, et dans l'état de notre civilisation, de moins caché que les trônes! Tous leurs rouages politiques sont à découverts; ils se meuvent sous les yeux de tous. Le royalisme soutient la religion; mais y a-t-il quelque chose au monde dont les actes soient plus publics que ceux de la religion! Ferme-t-on les portes des temples quand ses ministres prêchent ses saintes doctrines! l'Évangile, cette chartre du christianisme, n'est-il pas dans les mains de tous le monde! et si l'Église a triomphé

après avoir combattu durant tant de siècles, le procès est resté pendant assez long-temps devant le tribunal des peuples, pour qu'on ne puisse dire que quelque-une des pièces est restée cachée. Le royalisme soutient l'ordre social; mais l'ordre social n'est-il pas soumis, avant toute autre chose, à la condition de la publicité, puisque c'est lui, par les nouveaux besoins qui le tourmentent, qui exige cette publicité même! Si donc ce que le royalisme soutient est cela même qui éclaire le monde moral, comment pourrait-il se faire que ce qui éclaire fût maintenu par ce qui obscurcit; ou en d'autres termes, comment se ferait-il que le jour devînt plus brillant par le secours des ténèbres? Que ceux-là donc qui accusent les trônes, la religion et l'ordre social, de préparer aux peuples des siècles d'obscurité et d'ignorance, opposent à ces trois flambeaux du monde moral leurs propres œuvres. auxquelles ils imposent l'enseigne pompeuse de *siècle des lumières*: car il faut bien au moins que les dehors soient brillans lorsqu'il n'y a au dedans que ténèbres. Or quelles sont ces œuvres si pleines de publicité? C'est d'abord le retour d'un despote secrètement invoqué, clandestinement favorisé par ceux-là mêmes qui insultaient à son nom. Pour eux, quand il partit, c'était un tyran; quand il revint, c'était un héros. C'est ensuite une conspiration obscurément ourdie contre le trône, sur les marches même du trône; c'était une *publicité* d'une telle nature, qu'on la confondait avec le mystérieux génie des secrets. Par l'effet de cette *publicité*, un petits-fils de Henri IV est assassiné au milieu de ses gardes, et par un scélérat qui avait poussé si loin l'amour de la *publicité libérale*, que depuis trois ans il méditait, avec cette patience qui est le génie du crime, le plus horrible des assassinats. Plus tard on découvre des complots ourdis dans la *publicité* du comité directeur, mais ignorés encore du monde entier, qui ne peut croire que ceux qui reçoivent des

bienfaits de la royauté conspirent contre la royauté même. Bientôt éclatent les révoltes de Naples, du Piémont, et des mouvemens insurrectionnels, aux mêmes jours et au même signal, dans plusieurs villes de France, et avec une *publicité* si singulière, que ceux mêmes qui, semblables à des sentinelles perdues, sont jetés en avant par le génie des conspirations, ignoraient jusqu'au nom des hommes de sang qui, se tenant eux-mêmes hors du danger, les ont précipités dans l'abîme. Enfin la révolution d'Espagne, cette œuvre d'une si foudroyante lumière, est venue dominer toutes ces *publicités* subalternes. Mais ici, il faut l'avouer, la publicité s'est montrée à la fin dans un sens réel, et toute la gloire en appartient à nos adversaires et à leurs systèmes : l'anarchie a été publique ainsi que les assassinats ; la tyrannie a régné publiquement, la royauté a été publiquement prisonnière ; et si les Français ne fussent accourus, peut-être que l'Espagne infortunée se serait *publiquement* suicidée elle-même.

A quoi aboutissent donc toutes les hypothèses et tous les sophismes des feuilles libérales ? Vainement des systèmes y sont vantés : ils ne sont d'aucune valeur, dès qu'on n'y tient aucun compte des faits graves qui leur donnent des démentis formels. Ainsi les principes que l'on cherche à établir se tournent contre ceux-là mêmes qui les enseignent. Par exemple, quand ils disent que la *publicité est aujourd'hui le mobile universel de la société et des gouvernemens*, j'en tire cette conséquence : c'est que si le principe est vrai à l'égard de la société, il est également vrai que la société doit signaler comme illégitime tout ce qui ne porte aucun des caractères de la publicité. Qu'y a-t-il donc de plus illégitime que les révolutions qui se trament dans l'ombre, et qui, une fois parvenues au grand jour, sont accueillies avec haine par les popularistes mêmes au nom desquels ont les a faites !

On peut dire qu'aujourd'hui le sophisme est poussé jus-

qu'à l'extravagance , et que l'on procède dans l'absurde avec une sorte de dignité. Un homme s'est dit à lui-même qu'il était un publiciste : il part de ce point comme d'un principe. Après cela il pose un axiome de sa façon : il ne manque pas d'y faire figurer deux ou trois mots qu'il ne comprend pas , tel que la *liberté* et la *souveraineté*. Il a un moyen de se prouver à lui-même qu'il est clair : c'est de dire que ceux qui ne partagent pas sa folie prêchent *l'obscurantisme*. Si quelqu'un lui fait remarquer que pour apprécier l'état actuel de la société il est indispensable de tenir rigoureusement compte des faits graves qui surgissent de la société même , il répondra que l'état de la société s'estime moins par ce qu'il est que par ses *tendances*. Mais ces *tendances* où sont elles ? dans le cerveau *révolutionné* d'un rédacteur du *Constitutionnel* ou du *Courrier*. Maintenant qui accusera-t-on d'*obscurantisme*, ou de ceux qui jugent l'état de la société d'après ce qui s'y fait , ou de ceux qui jugent de l'état de la société d'après ce qu'ils en veulent faire ! C. D.

LITTÉRATURE.

Les Ermites en prison, ou les Consolations de Sainte-Pélagie, par MM. E. J. et A. J. ; ornés du portrait des auteurs , de deux gravures et de six vignettes. A Paris, chez Ladvocat, libraire, au Palais-Royal.

(Premier article.)

On n'a , dit Figaro , que vingt-quatre heures au palais pour maudire ses juges : MM. E. Jouy et A. Jay ne se sont pas contentés du délai de la loi , ils ont employé le mois de leur détention à user largement de ce privilège. Leur mauvaise humeur ne les a pas quittés un seul instant , et nous avons dans leur ouvrage de petites phi-

lippiques *quotidiennes*, qu'ils me pardonnent le mot, qui prouvent que nos ermites ne se sentent pas de vocation pour le métier d'anachorètes. Nous n'avons ni qualité ni mission pour faire un requisitoire contre l'ouvrage de MM. Jouy et Jay ; mais comme ils ont vendu le recueil de leurs silencieuses méditations, et que nous avons payé 5 francs le droit de juger leur travail, ils nous permettront de donner à nos abonnés une idée du plan et de l'exécution de leur journal, sauf à nos lecteurs à se le procurer après, s'ils le jugent convenable.

Le portrait de M. Jouy décore la première page de l'ouvrage, après toutefois le catalogue des éditions publiées par le libraire Ladvocat, petit supplément de rigueur. Nous avons quelque peine à croire que le portrait ait été dessiné d'après nature, et sur les lieux. S'il en est ainsi, M. Jouy aurait bien mauvaise grâce de se plaindre de l'insalubrité de l'air qu'on respire dans le *Corridor rouge*, et du régime qu'on observe à Sainte-Pélagie. Nous avons le plaisir de connaître M. Jouy, et nous pouvons assurer à ses nombreux amis qu'ils le trouveront singulièrement rajeuni.

La première partie *des Ermites en prison*, en attendant la seconde, que l'on nous promet pour le 10 juin, est divisée en dix-sept chapitres, qui portent le titre de *Consolations*. Nous remarquons que M. Jouy en a eu dix pour sa part, et M. Jay sept : cela n'est pas bien. Dans le malheur tout doit se partager entre confrères d'infortune. Est-ce que ces messieurs n'aimeraient plus l'égalité ?

Nous ne pouvons, dans notre impartialité d'examineur littéraire, dissimuler que l'on chercherait en vain dans les chapitres signés du nom de Jouy, cette grâce légère, cette finesse d'observation, cette légèreté de pinceau qui avaient jadis fait la fortune de l'Ermite de la Chaussée-d'Antin.

Nous croyons rendre service aux acquéreurs de l'ouvrage de MM. Jouy et Jay, qui seraient effrayés d'une

petite brochure de 235 pages , en leur indiquant les chapitres qui , selon nous , sont les plus piquans.

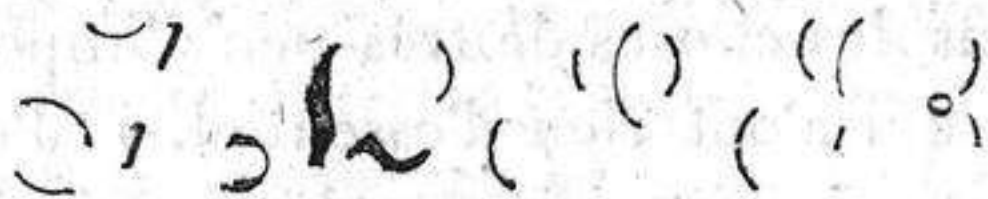
Nous devons à M. Jouy *le préliminaire des Consolations* , petite préface sans conséquence , qui nous apprend que sa condamnation ne lui a pas ôté l'appétit , et nous indique le plan de son ouvrage. C'est encore M. Jouy qui s'est chargé de nous faire la description de son entrée à Sainte-Pélagie , et de nous donner le catalogue de sa bibliothèque : elle est choisie et assez curieuse. A côté du *Manuel d'Epictète* et des *Fables de La Fontaine* , M. Jouy place son *Evangile*. « Pourquoi non , dit-il page « 21, ligne 10, édition de Paris 1823 (car il est probable « que l'ouvrage aura les honneurs de la contrefaçon dans « toutes les cours)? la religion et la philosophie ne diffé- « rent que dans des choses de très-peu d'importance, sur « des articles qui n'ont rien d'essentiel. » J'avoue pour mon compte que je ne saisis pas du premier coup d'œil ce que saint Marc, saint Luc et saint Jean ont de commun avec Diderot, Helvétius et Voltaire ; mais peut-être voit-on beaucoup mieux les rapprochemens les plus fins dans le silence du *Nerridas-Bouye* , que dans le tumulte d'une grande cité.

Le Réveil de M. Jouy est d'une touche plus vraie , et annonce un sommeil tranquille et une conscience pure ; son hilarité va jusqu'au sarcasme , et ses illustres confrères de l'académie ne sont pas à l'abri de ses traits. M. Jouy prétend qu'il était innocent , *et qu'il n'en a fait tout juste qu'autant qu'un académicien* (Page 32 , lignes 17 et 18 , édition de Paris). Il prétend *ne pas entendre malice* , et *ne donner aux mots et aux chiffres que la valeur qu'ils ont dans le dictionnaire*.

Le tableau des malheurs du Jeune Magallon est dû au pinceau de M. Jay , et fait honneur à sa sensibilité ; et , sur le chapitre de cet intéressant jeune homms , victime d'un moment d'erreur , disons-le , puisque la loi a pro-

noncé, nous prions nos lecteurs de distinguer, et ils le feront de bonne grâce, ce qui doit, dans notre analyse, être pris au sérieux.

Il faudrait transcrire tous les chapitres, et nous exposer à un procès en contrefaçon, si nous voulions noter tous les passages serio-comiques de nos ermites. Nous ne résisterons cependant pas au désir de leur reproduire un fac simile d'un hiéroglyphe que M. de Jouy a trouvé sur les murs de sa chambre, et dont il nous a donné le dessin et l'explication dans sa *cinquième Consolation*: certes il n'en est pas de plus permise, et les charades et les rébus ont fait de tous temps partie des jeux innocens. Voici la figure cabalistique trouvée par M. de Jouy.



Nous ne satisferons pas la curiosité de nos lecteurs, afin de ne pas nuire aux intérêts du libraire: il a acheté le manuscrit de MM. Jouy et Jay, il l'a payé et bien payé, ainsi il a le droit de le vendre, et personne n'a celui de l'en empêcher. Nous en avons peut-être déjà trop dit sur cette brochure, et peut-être aussi M. Ladvocat a-t-il le droit de nous faire quelques reproches.

Sautons donc 15, 20, 30, 50, 100 feuillets, et reposons-nous à la treizième Consolation. C'est encore M. Jouy qui s'est chargé, dans la *petite Biographie des détenus* pour délits littéraires, de distribuer à chacun une petite portion d'immortalité. Le malheur, qui a frappé un homme de lettres, nous interdit toutes réflexions badines. Grâce au respect qu'on doit pour l'infortune, nous tournerons encore les feuillets, et messieurs les détenus, pour ce service seront quittes envers leur apologiste.

Le chapitre 17 et dernier, intitulé *des Visites*, terminera celle que nous étions bien aise de faire à M. Jouy.

Dans un petit colloque que l'Addisson français adresse à une pièce de 5 francs à l'effigie du *Désiré*, voici comme il s'exprime, pages 234 et 235, la dernière du premier volume : « Sire, vous avez connu le malheur de l'exil, « plus cruel que la prison. Vos amis, comme les miens, « sont-ils restés fidèles à votre infortune ? étiez-vous, à « Hartwel, aussi heureux que je le suis à Sainte-Pélagie. » Cette question, et le doute exprimé avec un peu de sécheresse, nous prouve tellement le désir de M. Jouy d'avoir une réponse satisfaisante, que nous le priérons, pour en être convaincu, de vouloir bien se donner la peine de relire le délicieux article d'un autre ermite sur la rentrée du Roi dans sa capitale : la modestie de M. Jouy, qui semble oublier ses ouvrages, ne peut être blessé de cet obligeant souvenir de notre part.

Dans un second article nous rendrons compte de la deuxième collection de *Consolations*, aussitôt qu'elle sera mise en vente.

LE JEUNE SOLDAT DE LA FOI.

.... En entrant à Madrid, je marchais près d'un jeune soldat de l'armée de la Foi. Depuis plusieurs jours j'avais lié connaissance avec lui ; son enthousiasme, sa franchise m'avaient plu.... A mesure que nous approchions de la capitale, je voyais son émotion s'accroître ; impatient de revoir son père et sa sœur qu'il avait quittés depuis près d'un an pour aller combattre dans les rangs fidèles, il trouvait trop lente la marche de nos troupes, et plusieurs fois il avait été tenté de s'échapper des rangs pour arriver plus vite au toit paternel. Enfin la tête de la colonne venait de dépasser les premières maisons des faubourgs. Je le regardai alors : sa noble figure peignait le bonheur de son âme ; des pleurs coulaient sur ses joues brunies. Il me dit en me serrant la main : « Je vais revoir mon père et ma

sœur ; vous logerez chez nous ; mon père est vieux et infirme , il ne peut plus marcher , mais il vous recevra avec plaisir , comme un de nos libérateurs... » Je le remerciai et j'acceptai son offre. Nous avançons toujours ; nous étions dans Madrid.... Tout à coup, des degrés d'une église, une femme échevelée, pâle, couverte de sang, s'élança, et se jetant au-devant du soldat de la Foi. .. « Mon frère ! s'écrie-t-elle, mon Alphonse ! »

Et mon jeune compagnon la pressait sur son cœur, et tout en l'embrassant demandait des nouvelles de son père.

« Tu vas le voir... » répondit-elle. En disant ces mots elle essuyait des pleurs. . . — « Et moi aussi je pleure ! » dit Alphonse. « Ah ! quelles sont douces les larmes que la joie fait couler. . . — Que parles-tu de joie ? » s'écria la fille Espagnole... « Viens. » Et elle chercha à l'entraîner. « — Où me mènes-tu ? — A notre père... — Où est-il ?... Ce n'est pas là le chemin qui conduit à sa demeure. — Il n'y est plus ! » Ces paroles furent prononcées avec l'accent du plus affreux désespoir. « — Je frémis... Qui a pu faire sortir mon vieux père ? Ma sœur, parle. — Des monstres, des barbares. — Au nom de Dieu, où est-il ? — Sur la grande place... viens... » Tous les deux se mirent à courir. Ils arrivèrent sur la grande place. Là, il y avait encore des victimes de la cruauté de Sayas. La fille Espagnole montra du doigt les cadavres sans sépulture, et dit : « Notre père est là, venge-le, » et elle lui nomma le lâche meurtrier.

Alphonse s'arrêta un instant ; il leva les yeux au ciel, comme pour y chercher de la force. Sa sœur était à genoux près du vieillard affreusement mutilé. « Le voilà, criait-elle. » Le soldat se précipita près du cadavre. « Il sera vengé », jura-t-il ; et ses lèvres décolorées se colèrent sur le front de son père... Puis bientôt il se releva : son épée brillait dans ses mains... « Ma sœur,

garde son corps : moi, je cours le venger. » Ce n'était plus un homme, c'était un lion, un lion que la soif du sang dévore... Le corps de son père était là... Il s'élançait ; nos soldats l'arrêtèrent. Un officier voulut le calmer, lui parler de résignation, d'oubli, de pardon. — Malheureux ! ne vengeriez-vous pas votre père, » lui dit l'Espagnol ? « Regardez le corps du mien. Et sa fureur redouble. Bientôt nous le vîmes tomber aux genoux de l'officier ; il lui prenait les mains, les baisait, le suppliait, et lui demandait la vengeance comme une grâce, le sang de son ennemi comme un bienfait. Comme vous pouvez le croire, ses prières furent vaines : nous crûmes que son désespoir allait terminer sa vie. « S'il ne meurt pas, je veux mourir, » répétait-il sans cesse.

Un religieux de sa nation, entendant ses cris, vint près de lui... Il le repoussa. Le prêtre ne se rebuta point, et s'approcha encore... « Alphonse, » lui cria-t-il avec autorité, « Alphonse, es-tu chrétien ? »

Le soldat releva la tête, et répondit : « Oui, mais je veux venger mon père... »

Le religieux, lui montrant un crucifix, « Eh bien, foule donc aux pieds cette croix, car celui qui y est étendu est mort pour nous enseigner à pardonner. (Alphonse fit voir le cadavre de son père). Le prêtre devina la pensée du malheureux fils, et ajouta : « Oui, à pardonner, même à l'assassin de notre père ! » Alphonse secoua la tête ; le saint vieillard alors tomba à ses genoux, et élevant le crucifix, s'écria : « Pour courir à ton ennemi, tu renverseras le prêtre de Jésus-Christ, tu marcheras sur sa croix, sur cette croix que ton père a baisée à son dernier moment. » Alors je vis le soldat prendre le crucifix, le porter à ses lèvres, puis tomber dans les bras du religieux... Je crois que sa main laissa échapper son épée...

LES BAINS DE MER (1).

Chacun aujourd'hui se croit dans la nécessité de lire au moins un journal, et certainement ce ne sera pas nous qui blâmeront cette habitude. Mais quel peut être l'espoir d'un médecin qui publie par livraisons le *Journal des Bains de mer de Dieppe*. Où compte-t-il trouver des lecteurs? La saine partie du public, je veux dire celle qui jouit d'une bonne santé, ne se tourmente pas beaucoup pour savoir dans quelles espèces de maladies les eaux de la mer sont salutaires, et les malades suivent paisiblement les ordonnances de leurs médecins sans en appeler aux journaux de médecine. Espérons cependant que l'ouvrage de M. le docteur Mourgué, inspecteur des bains de Dieppe, surmontera tous les obstacles, et saura, en dépit du sujet, intéresser le public. C'est un recueil d'observations fort curieuses. M. le docteur pense comme un savant et écrit comme un homme du monde. J'ai, pour mon compte, lu son premier numéro d'un bout à l'autre, et il est tel journal politique et littéraire à qui je ne promettrais pas la même patience. J'ai vu avec plaisir que les eaux de la mer guérissaient bon nombre d'infirmités; mais voulant aussi me rendre utile à mon pays, et méditant à mon tour sur les travaux de docteur, j'ai résolu de lui indiquer plus d'une classe de malades qui, considérés aujourd'hui comme incurables, pourront peut-être trouver à Dieppe une complète guérison.

Il faut d'abord savoir qu'il y a plusieurs espèces de bains de mer, parmi lesquels on choisira suivant le genre et l'intensité des maladies.

Ainsi, les foux furieux qui se ruent dans les campagnes, les armes à la main, pour détruire les choses pré-

(1) A Paris, chez madame veuve Seignot, libraire, quai Saint-Michel.

cieuses et persécuter les personnes honorables, seront convenablement traités avec des bains *à la lame*. Ils ont une vertu incisive qui extirpe le mal dans sa racine.

Quant aux gens qui se croient de grands hommes, parce qu'ils articulent quelques grands mots, pour les guérir de la manie de se croire importans, il suffira de leur administrer *l'immersion froide*, c'est-à-dire de les plonger dans l'eau de mer et de les en retirer sur-le-champ. Cette opération sera flatteuse pour eux, puisqu'elle leur donnera un point de ressemblance avec feu *Achille*, et si elle ne les rend pas invulnérables, elle leur procurera une certaine dose de bon sens, ce qui n'est pas très-commun par le temps qui court.

Nous avons encore *l'affusion*, qui consiste à faire tomber l'eau en nappes assez considérables pour atteindre à la fois une grande étendue.

Ce moyen, qui produit à peu près l'effet des pompes à incendie, me paraît merveilleusement propre à calmer les sens de ces malades, dont la folie consiste à se rassembler par troupes et à pousser des cris plus ou moins absurdes. Le caractère principal de leur affection est la niaiserie, et ils commencent à raisonner à mesure que l'humidité les pénètre. L'efficacité de l'eau, en pareil cas, a déjà été prouvée; la pluie toute seule a quelquefois rendu sages des milliers de fous.

Dans les endroits où beaucoup de personnes se rassemblent pour parler, il y a nécessairement des gens qui déraisonnent. Cela s'est vu dans les assemblées de l'ordre le plus élevé. Il est bien fâcheux que ces réunions-là ne se tiennent pas à Dieppe, car il serait charmant que le président de l'assemblée eût sous la main un robinet, au moyen duquel il pût distribuer des *douches* aux orateurs en délire.

Enfin, il nous reste *l'aspersion*, que l'on peut considérer comme une réunion de *chiquenaudes liquides*, et

qui est très-bonne pour corriger les enfans lorsqu'ils se permettent de faire les régens avant d'avoir appris à se régenter eux-mêmes.

On voit que l'ouvrage de M. le docteur *Mourgué* ne manque pas d'un certain intérêt. Nous souhaitons qu'il soit favorablement accueilli, et que l'on profite des utiles leçons qu'il renferme; mais hélas! que de bonnes choses ont été dites et sont tombées dans l'eau!

POÉSIE.

LA BERGÈRE ET LE CHATELAIN,

ROMANCE.

Air à faire.

LE CHATELAIN.

Vois-tu bien, pastourelle,
Ce château glorieux
Dont l'antique tourelle
S'élève jusqu'aux cieus?
Il est à toi, mon ange,
Ce séjour enchanteur,
Si, par un doux échange,
Tu me donnes ton cœur.

LA BERGÈRE.

Ta bonté tutélaire,
O puissant châtelain!
De la pauvre bergère
Va changer le destin.
Puisque l'amour fidèle
Fait briller son flambeau,
Passons par la chapelle
Pour entrer au château.

LE CHATELAIN.

Du titre de comtesse
Tu voudrais te parer?

LA BERGÈRE.

Le titre de maîtresse
Pourrait-il m'honorer ?

LE CHATELAIN.

L'or ne peut donc te plaire ?

LA BERGÈRE.

Ce n'est rien sans l'honneur.

LE CHATELAIN.

Adieu, gente bergère !

LA BERGÈRE.

Adieu, noble seigneur !

Auguste L.

REVUE DES THÉÂTRES.

PREMIER THÉÂTRE FRANÇAIS.

Quelques renseignemens qui nous sont parvenus sur les obstacles que M. Théaulon éprouve pour la représentation de son *Indiscret*, rendent évident de plus en plus que ce théâtre est à ferme par une société partielle, dont MM. de Jouy et autres auteurs libéraux touchent les trois quarts des revenus. Nous attendrons de plus amples éclaircissemens, et s'il nous était démontré qu'on veut sacrifier sourdement *l'Indiscret* à *l'École des Vieillards*, nous démasquerons sans pitié les acteurs de la rue de Richelieu, et nous demanderons si, en littérature, le titre de royaliste est un titre de proscription.

Le Théâtre-Français a donné relâche par indisposition le 18 juin, jour anniversaire de la *bataille de Waterloo*.

OPÉRA-COMIQUE.

On s'étonne, avec raison, que les sociétaires de Feydeau aient été choisis, parmi les nombreux ouvrages reçus à leur théâtre, une pièce aussi nulle que *l'Intrigue au Château*, qu'ils ont représentée dernièrement. Ce malheureux opéra, que M. Catruffo a brodé d'une assez jolie musique, a disparu de l'affiche : ainsi nous ne troublerons pas la cendre des morts ; mais nous ferons remarquer au comité qu'il s'endort quelquefois.

SECOND THÉÂTRE FRANÇAIS.

Ce théâtre fait de bonnes recettes depuis le commencement

du mois. Mademoiselle Georges a joué le rôle de Cléopâtre d'une manière supérieure. Deux nouvelles débutantes ont paru : l'une, madame Destrieux, est une actrice déjà formée ; l'autre, mademoiselle Valmonzey, est une actrice qui se formera. David s'est distingué dans le rôle d'Oreste, d'*Andromaque*.

VAUDEVILLE.

Deux succès consécutifs, celui des *Amours de village*, et celui de *l'Orage*, dont la première représentation a eu lieu mardi, ont détruit, pour le Vaudeville, la maligne influence de la belle saison. Une foule considérable assistait à la pièce nouvelle et l'a très-favorablement accueillie.

GYMNASE.

Trois auteurs accoutumés au succès se sont réunis pour ramener la foule au Gymnase. Une pareille association promettait un petit chef-d'œuvre. *Partie et Revanche* n'est pas précisément cela, mais c'est une vieille idée rajeunie avec beaucoup d'art et relevée par un dialogue charmant et de fort jolis couplets.

ÉCLATS.

Un ami de la vérité s'est amusé dernièrement à calculer le nombre exact des mensonges que *le Constitutionnel*, *le Courrier* et *le Pilote*, ont imprimés depuis le commencement de la guerre. Ce nombre s'est élevé à 18,428. On trouve que ce n'est pas trop pour eux, car c'est à peine un mensonge par coup de fusil.

Des députés du comité-directeur ont été complimenter Mina lorsqu'il s'est présenté à la frontière : leur discours commençait par ces mots : *Brave frère et ami, le comité-directeur nous envoie pour....* Mina les a interrompus, et leur a dit : « Pardon, chers frères, mais je n'ai pas le temps de vous écouter ; la victoire m'attend, et je me sauve. »

A la nouvelle de la mort du maréchal Davoust, on assure que la ville d'Hambourg a demandé l'autorisation de lui élever un obélisque pour prouver combien le maréchal leur a été cher.

On assure que la jeune personne qui a été enlevée à Marseille est fille d'un député du côté gauche : cela prouve que si le père est *inviolable* sa demoiselle ne l'est pas.

Le *Miroir* annonçait dans son n° du 16, qu'il avait été vendu dans un seul jour 1,000 exemplaires de la seconde édition des *Ermites en prison*. Le *Miroir* se trompe, il en a été vendu 4,500 et nous ne craignons pas d'être démentis, car c'est l'épicier qui les a achetés, qui nous l'a dit lui-même.

Une de nos feuilles *sans-chemises* annonçait hier que Mina avait reçu par la Cerdagne française un convoi de mulets et d'ânes. Nous apprenons que quelques jours avant, plusieurs rédacteurs du *Constitutionnel* et du *Miroir* ont été rencontrés bien au delà de Perpignan.

Quelqu'un déplorait devant M. J** la captivité de l'infortuné Louis XVI et de Ferdinand. « Et moi donc, s'écria-t-il, ne suis-je pas resté un mois à Ste.-Pélagie?... Un *homme libre*, c'est encore bien pis !! »

Mécontent des descamisados espagnols, sir Robert Wilson est, dit-on, allé offrir son bras aux révolutionnaires portugais. Nous croyons que, dans le moment actuel, il ferait bien mieux de leur offrir ses jambes.

Un service funèbre doit être célébré le 29 de ce mois, jour de la *Saint-Pierre* en l'honneur des défentes *pierres de la constitution*. C'est, ajoute-t-on, M. l'abbé de P** qui officiera, et l'ancien évêque de Blois qui fera la quête.

Craignant qu'à l'entrée des Français dans Séville, il n'y ait pas assez de voitures pour que les cortès puissent tous décamper, un administrateur des diligences leur a expédié plusieurs vélocifères, et un marquis patriote vient de faire hommage de sa *chaise à porteurs* à M. le président de cette *héroïque* assemblée.

Vivement affectés de la suspension du *Pilote*, plusieurs abonnés de ce journal nocturne viennent de tomber dangereusement malades. D'habiles médecins leur ont ordonné l'usage des poisons, pour ne pas déranger leurs habitudes.

Les souscripteurs du *Courrier français* vont savourer pendant quinze jours le *Journal du Commerce*. C'est ce qui s'appelle passer de la basse-cour à l'écurie.

Une dame qui connaît beaucoup M. Man** nous assure qu'il est devenu tout-à-fait *monarchique*, et qu'il s'est très-sérieusement brouillé avec plusieurs de ses *honorables* amis qui se répandaient en invectives contre toutes les têtes *couronnées*.

On annonce officiellement que le barbier de Séville a rasé tous les cortès.

Les fidèles Portugais ont accompli leur œuvre glorieuse. Depuis le 3 de ce mois, le roi est libre et son royaume est rentré dans le devoir. La nouvelle de cet heureux événement vient d'arriver officiellement à Paris. Voilà donc pour le Portugal une *affaire terminée*. Attendons maintenant le 5 juillet, jour où le roi d'Espagne doit faire sa rentrée à Madrid.

ANNONCES.

La nouvelle édition des *Mille et une Nuits*, par MM. Destains et Charles Nodier, se poursuit avec activité. Le 5^e volume vient de paraître. A Paris, chez Galliot, libraire-éditeur, boulevard de la Madeleine, n^o 11. Prix, 9 fr. le volume.

Préservatif contre la biographie nouvelle des contemporains, par M. le comte de Fortia-Piles, ancien officier au régiment du Roi. — Nos 1^{er}, 2 et 3.

Chez le même libraire.